

Jacques Verhaeren

Retour aux sources

*

* *

Lorsque j'appris la mort d'Adrien, je fus bouleversé. Je le savais malade, mais qu'il finit par demander qu'on l'aidât à partir me consterna. Las de souffrir, celui qui avait été un chef d'orchestre talentueux avait choisi cette fin. Je décidai de remonter en Belgique pour dire adieu à ce vieil ami. J'arrivai juste à temps pour le voir une dernière fois. Des pensées étranges traversèrent mon esprit quand j'arpentai le couloir de l'hôpital. Dans chaque chambre un patient incurable s'accrochait à un peu d' espoir.

Après l'éparpillement des cendres, toutes ses connaissances se retrouvèrent dans une salle pour une collation, souvenir des temps anciens où le retour chez soi, souvent long, ne pouvait se faire le ventre vide. Ce genre de réception est un tampon, entre la tristesse des moments récemment vécus et l'avenir sans l'être cher. Je rencontrai les parents et leur parlai d'Adrien.

Je me retrouvai à table à côté d'une jeune femme qui semblait ne pas être de la famille. On aurait dit qu'elle cherchait refuge auprès de moi. Nous fîmes connaissance, elle s'appelait Carine. Elle était une amie d'Adrien, n'en dit pas plus et changea de conversation. Ingénieur en constructions navales, elle possédait une licence de capitaine.

- Eh oui, me dit-elle, tous les capitaines ne sont pas nécessairement de vieux loups de mer farouches et barbus, les temps ont changé.

Je lui répondis que j'étais retraité des affaires étrangères. J'habitais la France, en Creuse précisément. J'étais revenu au pays pour les circonstances. Coup du hasard, dans trois jours, j'étais invité à un mariage dans les environs de Cambrai: une nièce avait pris la décision de convoler en justes noces. Je projetais de flâner dans les environs et de me rendre à Cambrai par le chemin des écoliers.

Le courant passait bien entre Carine et moi ; je m'enhardis à lui déclarer que je n'avais aucun projet pour la soirée. Si elle n'avait rien prévu, je me ferais un plaisir de l'inviter à dîner. Elle n'hésita pas longtemps et accepta ma proposition avec joie. Nous décidâmes de quitter l'assemblée séparément, les gens sont si prompts à jaser. Je saluai la famille et filai à l'anglaise. Carine me rejoignit et me proposa de la suivre, elle

connaissait un endroit qui ne devrait pas me déplaire.

Arrivés au restaurant, j'eus un léger mouvement de recul. Le lieu semblait trop froid pour moi. Magnifique réalisation de design, la salle était toute de verre, d'aluminium et de moquette grise.

Je supputai une certaine froideur chez ma partenaire. Se pouvait-il qu'on aimât un décor pareil? Le repas était en harmonie avec le cadre. Les assiettes, préparées avec talent par un chef étoilé, paraissaient parfaites, de véritables œuvres d'art.

- Vous aimez cet endroit ? lui dis-je.
- Oui, me répondit-elle, j'apprécie tout ce qui est moderne.

Elle me parla de choses et d'autres, d'Adrien qu'elle semblait bien connaître, de la ville d'Anvers où elle vivait et de son travail qu'elle exerçait avec passion. Elle projetait de faire le lendemain, une courte croisière sur l'Escaut avec un bateau dont elle devait certifier la navigabilité. Elle me proposa de l'accompagner.

À l'heure convenue, je me trouvai au quai prévu et ne dus pas attendre longtemps pour voir arriver madame le capitaine. J'étais un peu déçu, je l'avais imaginée en tailleur bleu foncé, bardé de galons dorés et je la voyais en jeans et ciré jaune!

Après de nombreuses vérifications, elle donna l'ordre à un mécanicien de démarrer le moteur. Celui-ci se mit à ronronner et nous larguâmes les amarres. Carine avait une tonne de papiers à remplir, ce qu'elle fit avec un sérieux qui m'épata.

Notre embarcation ressemblait à une sorte de petit bateau-mouche. J'étais naturellement à l'arrière et disposais d'une quarantaine de places pour moi seul. Je passais d'un côté à l'autre et jetais un regard sur la berge de droite puis sur celle de gauche. Le soleil se levait derrière le rideau d'arbres et jouait dans les ramures. J'observais Carine. Elle écrivait beaucoup. Parfois, elle prenait la barre et manœuvrait le bateau, elle actionnait la manette à gaz passant du ralenti à plein régime. Elle testait tout. Il lui arrivait de me regarder et de sourire. J'étais perplexe. Cette femme semblait séduisante mais froide et solitaire. Elle détenait pratiquement tous les brevets de navigation, mais en dehors de son métier elle paraissait manquer d'assurance. Je la sentais vulnérable. Quel était donc son mystère?

Tout à coup, sans que je ne réalise quoi que ce soit, nous accostions un débarcadère. Le mécanicien fixa les amarres, et Carine coupa le moteur.

- Voilà, dit-elle en se tournant vers moi, une avarie sans gravité. Je soupçonne une légère panne de timonerie, il y a trop de jeu dans les gouvernes.

J'étais soufflé. Elle aurait pu me dire avec le même flegme : « Mettez votre gilet de sauvetage, nous coulons! »

- Venez, dit-elle, nous débarquons; il me faut donner quelques coups de téléphone pour prévenir l'atelier, prévoir le remorquage de ce bateau et avertir le bureau pour qu'ils m'envoient une voiture. Nous n'allons quand même pas camper dans ce bled.

Ce bled avait un nom: «Saint-Amand», un nom plein de souvenirs, étrange coïncidence. Saint- Amand, c'est le lieu où naquit Émile Verhaeren, un poète cher à mon cœur. Comme chez beaucoup de belges francophones, il coule dans mes veines un peu de sang flamand. J'ai, je crois, cette sensibilité des gens du nord, rabotée par le vent et aiguisée par les chimères.

Quand j'étais jeune, j'emmenais mes conquêtes à Saint-Amand, et disais un vers ou deux, en espérant que les belles fussent impressionnées par ce nouveau jeune Werther. L'une me demanda si j'étais fiévreux, une autre se plaignit du froid !

Nous gagnâmes un bistrot, prenant plaisir à boire un petit café. Carine était encore au téléphone, la panne en dérangeait plus d'un en cette veille de week-end. Moi, tout cela m'amusait. Je restais discret et m'informais. Finalement une équipe arriva, prit le bateau en charge, et laissa une voiture. Nous pouvions enfin souffler un peu.

Elle me parla un peu plus d'elle. Envoyée, assez jeune, dans un pensionnat par ses parents, elle découvrit qu'elle était douée pour les sciences et les mathématiques. Un jour, en terminale, lors d'une visite de faculté, elle entendit parler des métiers de la mer. Alors que rien ne l'y prédisposât, elle se mit en tête de devenir capitaine au long cours. Les études bien que difficiles, ne lui posèrent aucun problème. Elle enchaîna les diplômes et les certificats. Elle navigua sur une multitude de bâtiments et traversa tous les océans. Je l'écoutais, incrédule.

- Je n'étais pas spécialement passionnée par la mer, continua-t-elle, le romantisme marin n'est pas mon fort, mais naviguer fait appel à tant de sciences que j'y trouvai mon compte. Ma curiosité intellectuelle était sans cesse titillée. Bien sûr je n'étais pas insensible à la magnificence des éléments et à tous ces drames humains qui ont eu la mer pour décor, mais je considérais cela comme faisant partie du métier. Sans plus. On me le reprocha parfois, c'était ma force. Je faisais mon travail sans trop d'émotion. Je pris aussi conscience qu'il y avait dans ma démarche comme une sorte de fuite. Mais ça, c'est une autre histoire.

J'aurais voulu connaître les raisons de cette fuite, mais quelque chose me dit de ne point brusquer les choses et j'embrayai plutôt sur le « romantisme marin », cette expression me plaisait. Je me rappelai que nous étions à Saint-Amand, lieu empreint à l'évidence, de poésie. J'évoquai le célèbre poème *Le Passeur d'eau*, avec son roseau vert entre les dents et les fenêtres qui le regardaient peiner. Je lui fit remarquer que les métiers modernes n'inspiraient pas autant de poésie que les anciens. Que fait-il que des mots comme dentelière, meunier, passeur d'eau nous pousseraient à versifier, alors que cosmonaute, informaticien ou directeur des ressources humaines n'éveillent en nous que très peu d'émotions. A ma grande surprise, elle avait un avis assez inattendu sur la question.

- Ce n'est pas le métier qui est poétique, mais la manière dont on le fait et les exigences d'aujourd'hui ne laissent, hélas, que peu de place aux états-d'âmes. Si les marins d'autrefois ont inspiré les poètes, c'est parce qu'ils menaient un combat dont l'issue était plus qu'incertaine. On partageaient les sentiments des protagonistes. Aujourd'hui, si les gens doivent prendre un ferry, version moderne du bac du passeur, ils se moquent des sentiments du capitaine. Ils veulent arriver de l'autre côté et c'est tout! Et surtout que la réussite de la traversée ne dépende pas des humeurs du commandant. Que savons nous des astronautes, de leurs peurs, car ils en ont comme tout le monde, de leurs petits problèmes sentimentaux, de leurs envies et de leurs faiblesses? La rentabilité, la compétition et le succès obligé manquent en effet de romantisme.

Je proposai à Carine de dîner dans un restaurant que je connaissais dans les environs, souvenir de mes frasques juvéniles. L' Ermitage était une auberge d'un style diamétralement opposé à celui du restaurant où nous avons mangé la veille. Les tables étaient de chêne et les nappes en vichy rouge. Des vieilles poutres apparentes et un feu de bois rendaient l'atmosphère chaleureuse . Nous étions loin de la maison de bouche aseptisée et futuriste.

Carine était détendue et me racontait quelques aventures vécues. J'en frissonnais.

Je lui parlai d' un voyage scolaire de mon enfance qui consistait en une incontournable visite du zoo d'Anvers et d'une promenade sur l'Escaut. Nous avons eu évidemment droit au récit horrible de Brabo qui coupa la main d'un géant et la jeta dans le fleuve, donnant ainsi naissance au nom de la ville.

Je lui proposai, à moins qu'elle n'eût d'autres plans pour le samedi de faire une visite du port. Tout avait dû fort changer depuis mon enfance. Et si rien ne l'en empêchait je me ferais un plaisir de l'emmener le dimanche vers l'amont du fleuve. Je me laisserais

guider le premier jour dans la modernité. Le lendemain je la conduirais vers la chaleur de ces beaux paysages qui m'ont toujours ému, chemins de halage et enfilades d'arbres courbés par le vent.

A l'idée de remonter l'Escaut, je vis comme une contrariété traverser le visage de Carine.

Carine n'eut aucune difficulté à se procurer un puissant canot à moteur. Nous filâmes vers l'estuaire à pleine vitesse , puis Carine ralentit et nous passâmes en revue tous les quais et les appareils de manutention, grues et palans, ces engins d'un autre monde, qui chargent et déchargent les conteneurs en se jouant de ces mastodontes comme s'il s' agissait d'un jeu de construction. D'un côté une forêt hostile de formes métalliques, de l'autre des citernes, des citernes et encore des citernes.

Plus loin, les berges recouvrent un aspect naturel plus poétique. Carine mis l'embarcation en panne, on entendit une alouette chanter, au dessus des polders des vanneaux dansaient, et sur un banc de sable quelques huitriers s' affairaient. Je me sentais mieux. En revenant vers la ville, Carine me désigna un immeuble moderne, un cube de verre.

- Voilà où sont logés nos bureaux, un véritable temple de l'entrepreneuriat, une quinzaine d'étages et à chaque niveau le siège de trois ou quatre sociétés qui font des affaires, prennent des risques, donnent du travail aux gens et font de gros bénéfices. Bien entendu, mon vrai lieu de travail c'est ici, sur l'eau !

Nous prîmes un verre au club nautique. Le décor me plaisait: boiseries vernies, profonds fauteuils de cuir, de magnifiques marines et un alignement de superbes demi-coques, des instruments anciens en cuivre, boussoles, baromètres. Nous sortîmes sur la terrasse pour nous installer un peu à l'écart. Le temps était doux et Anvers en face nous offrait la vue magnifique d'une ville que ne dépare aucun gratte-ciel.

Sur l'eau dans un doux clapotis, glissaient des péniches escortées de mouettes.

- Pour demain, me dit Carine, il faut que je vous dise, il m'est très difficile de remonter le fleuve. Mais avec vous je le ferai.

J'étais intrigué et elle me narra son histoire. Elle avait vécu une enfance heureuse dans un petit village près de la frontière, au bord de l'Escaut, les distractions étaient rares mais d'aller à la ferme jouer avec les poussins, les canetons et les porcelets lui suffisait. La fermière, sans enfant, l'avait adoptée, elle lui faisait des galettes et des crêpes, son mari la prenait sur les genoux pour lui raconter des histoires. Un jour elle fut surprise de

sentir le vieux farfouiller sous sa robe. Elle ne s'en inquiéta pas outre mesure, mais quelques jours plus tard, les caresses devinrent plus précises. Elle s'en ouvrit à la fermière qui entra dans une violente colère, dirigée non pas vers son mari, mais contre elle, la traitant de menteuse, de provocatrice et de petite dégoûtante. Éberluée par tant de mauvaise foi, Carine se confia à sa mère. Celle-ci la somma de se taire et de plus jamais parler de tout cela à quiconque. Mais le mal était fait et une rumeur partie dont on ne sait où, tissa dans le village une toile de mensonges, de fiel et de ragots. On mit Carine au pensionnat. Ses retours en fin de semaine paraissaient un calvaire, les vacances un enfer. Le village sentait la prison et le pensionnat la liberté.

Son père mit fin à ses jours, lassé de sa propre lâcheté. Sa mère déménagea. Quant à elle, de ce village, elle ne voulut plus entendre parler. Trop de méchanceté, d'hypocrisie et de cruauté avaient eu raison de ses souvenirs d'enfant. Ce n'étaient pas les gestes déplacés et inexcusables du vieux fermier qui l'avaient blessée, mais la malveillance et l'ignominie de tout un village.

Ce furent ensuite les études et une vie d'errance. Loin de s'épanouir sereinement, elle s'abrutit dans le travail et dans des voyages aux quatre coins du monde. Elle connut quelques aventures amoureuses sans lendemain, elle découragea tous ses galants par sa froideur et son détachement. Pourtant tout la ramenait inlassablement vers la grande rivière de son enfance.

Un jour fatiguée de boulinguer, elle postula pour un travail de pilote dans l'embouchure de l'Escaut, elle se rapprochait.

Elle me proposa de venir loger chez elle pour le restant de mon séjour, elle avait une chambre d'ami très confortable. Je ne me fis pas prier et nous passâmes une soirée délicieuse, grignotant des toasts et buvant du thé.

- Voulez-vous écouter un des derniers enregistrements d'Adrien?
- Bellini ?
- Bien sûr, c'était la musique qu'il aimait le plus et qu'il dirigeait avec tant de maîtrise.

Religieusement nous écoutâmes ces airs célestes, Carine ne put retenir une larme. Ce fut elle qui interrompit le silence.

- Adrien, je l'ai rencontré lors d'une réception. Je me sentais bien avec lui. Nous prîmes l'habitude de nous voir souvent. Sa femme ne s'en émut pas trop, pourvu qu'il fût discret. Elle laissait vivre son mari et particulièrement en ces temps où la maladie le cernait de plus en plus. C'était comme un cadeau d'adieu qu'elle lui offrait. Il lui en fut très reconnaissant.

Le lendemain au petit déjeuner, je m'attendais à me voir offrir des biscottes ou quelque pain de régime, quelle ne fut pas ma surprise de voir sur la table, des pistolets et du café fumant. Je devais sans doute me tromper sur la belle, elle pouvait avoir son côté gourmand.

En allant vers la voiture, j'actionnai la télécommande et l'auto nous répondit par un « Twit, twit! » de bienvenue. La journée s'annonçait très belle. Nous mîmes le cap sur Gand où nous attendait un bateau commandé par Carine. En chemin elle fut volubile.

– Veux-tu que je continue mon histoire?

Soudain, elle me tutoyait. Pourquoi pas!

– Mon parcours professionnel fut une fuite. J'ai mené une vie de poisson migrateur. Des années en pleine mer et puis un jour une indicible pulsion vous pousse à vouloir remonter à l'endroit où vous êtes né. Je pris mes quartiers à Anvers et me concentrai sur ce fleuve, d'un côté son estuaire, de l'autre un canal, avec au bout mon enfance.

Pendant un an, presque tous les week-end, je prenais une embarcation pour remonter vers l'amont. C'était un sympathique sabot qui sentait le poisson et le cambouis. J'ai navigué dans la pluie, le vent, même la tempête et chaque fois, arrivée à la dernière écluse, quelque chose en moi se bloquait, je ne pouvais aller plus loin. C'était comme si un cerbère m'interdisait le passage. Voulait-il me protéger? Moi qui avais passé le Cap Horn, je n'osais franchir une écluse de seconde classe! L'histoire du passeur, je la connais par cœur. À chacune de mes équipées, ce n'était pas une rame ou le gouvernail que je perdais, mais des morceaux de moi-même: mon indifférence vola en éclat, puis mon orgueil et avec lui toutes mes certitudes.

Comme le passeur, j'avais un point de mire. Juste avant l'écluse, dans la courbe d'un méandre, on apercevait le clocher du village et le cadran de son horloge. C'était mon but, il me narguait.

Nous approchâmes d'un embarcadère privé. Le petit rafiote nous attendait. D'un garage, Carine sortit deux vélos qu'elle plaça dans l'embarcation.

L'excursion fut un réel plaisir. Un pêcheur nous salua, des vaches paissaient dans les prés, et sur la berge, deux filles en robes légères pédalaient sans prendre garde au vent fripon.

- Ce voyage, je l'ai fait tant de fois seule et puis un jour Adrien m'accompagna. À l'écluse fatidique, Adrien plaça tendrement son bras sur mon épaule. Mon cœur battait la chamade, nous pénétrâmes dans le sas. J'avais devant moi cette lourde porte noire dégoulinante de tristesse. J'avais le nez sur mon passé, puis le bateau monta lentement et je revis le clocher qui cette fois me semblait amical. La porte s'ouvrit, une joie profonde m'envahit, des papillons voletaient dans mon ventre. L'éclusier nous souhaita bonne route.

Nous accostâmes un peu plus loin et prenant les vélos, nous avons pédalé vers le village. En chemin, avisant un champs d'herbe fraîchement coupée, je ressentis un désir fou pour Adrien. Je me donnai à lui, là, sur un matelas de foin fleurant cette odeur incomparable d'estragon sauvage, qui me restera toujours en mémoire. J'avais conjuré le sort ! Ce village serait désormais celui de mon premier frisson. Je retrouvais l'innocence de mes douze ans.

Pardon de te raconter tout ceci. Notre expédition ressemble sans doute à un pèlerinage, je suis désolée. C'est peut-être indécent, mais je fus tellement heureuse. A qui pourrais-je dire cela ?

Comme les saumons, nous avons remonté le fleuve pour y frayer et puis mourir...

Après cette escapade salvatrice, la santé d'Adrien se dégradait, il fit des séjours de plus en plus fréquents à l'hôpital, jusqu'au jour où il m'annonça ses intentions. Je lui devais tant et je le voyais partir à la dérive, comme un fétu de paille emporté par le courant.

Le reste de l'escapade se déroula sans histoire. Nous avons fait le tour du village à vélo et déposé un bouquet de fleurs des champs sur ce que Carine appelait son lit nuptial. Je ne faisais pas partie de ses souvenirs et me contentais d'être le confident, le compagnon de route. Je me surpris à fredonner quelques mots d'une chanson déjà démodée, « It's too soon for a new love... »

Le lendemain, je la quittai pour poursuivre mon voyage.

Quelques mois plus tard, je reçus une lettre de Carine. Elle m'annonçait qu'elle avait acheté une vieille ferme sise au bord de l'eau. Elle aimait l'intérieur avec les solives et le feu ouvert... Du jardin, elle pouvait voir l'église de son village.

Carine projetait de naviguer cet été. Elle mouillerait à La Rochelle, le port le plus proche de la Creuse en somme.

Pour contacter l'auteur : lechat.botte@hotmail.com